après m'avoir préliminairement apostrophé d'un gros éclat de rire, « à ma grande surprise, vous » me tirez d'une erreur dans laquelle j'étais de » bien bonne foi depuis que je vous connais. Je » vous croyais homme d'esprit, de sens et de tête; » et, soit dit sans vous offenser, vous venez de » me prouver qu'il s'en faut du tout au tout. Est-il » possible que pour si peu de chose, un homme » tel que vous, soit embarrassé; qu'un génie ré- » fléchi, meublé et organisé comme j'ai toujours » vu le vôtre, se trouve rebuté et sans ressource » en pareil cas! Ma foi, mon cher, je croirais que » vous tombez en enfance, si je ne pensais que ce » n'est, de votre part, qu'indolence, paresse ou » distraction. Hé bien, je vais vous convaincre, » moi, que ce qui vous paraît si difficile, est réel- » lement de la plus grande facilité : en moins de » dix minutes je vais vous tirer d'affaire. Vous

Cependant tel qu'il est, je te livre mon ouvrage. Malgré mon extrême tendresse paternelle pour mon *Don Quichotte*, je n'imiterai point ces papas trop faibles ou aveugles qui veulent à quelque prix que ce soit faire admirer leur enfant chéri, et qui, ne s'en tenant pas là, vous font remarquer, cher lecteur, la larme à l'œil et d'un ton suppliant, les gentillesses, les espiègleries de leur cher enfant, comme si vous aviez un intérêt quelconque à les connaître. Je ne ferai point comme tant d'autres auteurs, j'inviterai en patelinant, à pardonner les fautes et à fermer les yeux sur les défauts de mon *Benjamin* : je sens trop bien que tu n'y as aucun intérêt, puisque tu n'es ni son parrain, ni son ami. Et puisque ton opinion et ton suffrage, puisque enfin ton approbation et ton indulgence ne t'appartiennent point, je te permets de tout te permettre contre moi, même ce qui est le plus sévèrement défendu. Je n'ai droit ni à tes égards, ni à ton indulgence pour mon livre. Tu en penseras donc tout ce que bon te semblera : je te promets et te déclare que tu ne seras ni réprimandé par moi pour le mal que tu en diras, ni [illegible] pour le bien que tu en diras, ni [illegible] d'en dire.

» cherche; vous me rendrez, je vous assure, un » immense service.

» — Il paraît, reprit mon ami, que la première » chose qu'il vous faudrait, serait une avant-garde » de sonnets et de madrigaux en l'honneur de » votre ouvrage; et sur-tout, qu'ils fussent de gens » titrés ou de grande réputation dans la répu- » blique des lettres. Rien n'est si facile à vous » procurer que ce premier article. Prenez la » peine de les composer vous-même, aussi flat- » teurs pour vous que bon vous semblera, et » faites-les imprimer en tête de votre ouvrage, » sous le nom de qui il vous plaira, de l'empereur » de Trébisonde, du Grand-Mogol si vous voulez. » Dans le cas où quelques éplucheurs viendraient » à contester à vos sonnets cette noble descen- » dance, ne vous en inquiétez pas, moquez-vous- » en: pourvu que les sonnets soient bons, personne » ne les niera; et les tracassiers finiront bientôt » par avoir le dessous, faute de preuves. En sup- » posant, au surplus, que la fraude vienne enfin à » être bien démonstrativement prouvée, ce qui » me paraît à-peu-près impossible, que risquez- » vous? Vous n'en serez sûrement pas pour la » main qui aura fait le coup : on ne fera qu'en » rire ou s'en amuser.

» Quant aux citations en marge, je vois qu'il » est très-facile aussi d'en chamarrer votre livre.

» Il n'est pas de sujet auquel on ne puisse appli-
» quer, tant bien que mal, quelques vers mar-
» quants ou quelques belles pensées des anciens
» auteurs. Il ne faut, pour cela, qu'un peu de
» mémoire ou très-peu de recherches. Par exem-
» ple, là où vous parlez de l'esclavage ou de la
» liberté, vous avez à introduire le vers si connu :

Non bene pro toto libertas venditur auro.

» Et en marge, par un renvoi, vous citez Horace,
» ou tel autre qu'il vous plaira; car l'essentiel
» n'est pas de bien désigner les auteurs : à la ri-
» gueur, il suffit de ne citer que des noms fameux.
» A propos de la mort, vous avez à placer le
» fameux

Pallida mors æquo pulsat pede,
Pauperum tabernas, regumque turres.

» dont tout le monde connaît l'immortel auteur.
» A propos d'ennemis, vous pouvez faire une ex-
» cursion jusque dans l'Écriture sainte, et citer
» Dieu lui-même, qui a dit : *Ego autem dico vobis,*
» *diligite inimicos vestros.* Au sujet de notre mal-
» heureuse fragilité, tirez de l'Évangile, *de corde*
» *exeunt cogitationes malæ.* Sur l'amitié, vous

» avez Caton et son beau, son excellent dis-
» tique,

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

» etc., etc., etc. Moyennant ces petites pincées de
» latin, vous passerez d'emblée pour un savant en
» *us;* et aujourd'hui, mon ami, cette espèce de
» poudre ne manque guère de rendre honneur et
» profit à quiconque a l'adresse de la jeter à pro-
» pos aux yeux des autres.

» L'article des notes n'est pas non plus la mer
» à boire. De quoi que vous parliez, vous pouvez
» toujours en faire des comparaisons ou des rap-
» prochements avec quelque chose de connu, et
» voilà vos notes trouvées. A propos de vos géants,
» par exemple, rien ne vous empêche de les com-
» parer à Goliath, et d'en faire une très-belle
» note. Vous direz : *Le géant Golias ou Goliath*
» *était un énorme Philistin, haut de tant de cou-*
» *dées, que le berger David tua d'un coup de pierre*
» *au front, dans la vallée de Térébinthe. Voyez*
» *le Livre des Rois, chapitre....* je ne sais plus le-
» quel. A propos de fleuves ou de rivières, notre
» Tage, que vous pouvez toujours amener sur la
» scène, vous fournira la matière d'une note à
» vous faire, à-la-fois, plusieurs espèces d'honneur,

» parce qu'elle peut être, en même temps, histo-
» rique, géographique, poétique et métallurgique.
» Vous direz : *Le Tage est un fleuve de notre Es-*
» *pagne, ainsi nommé par un de nos rois ; il prend*
» *sa source à tel endroit, et il se décharge dans*
» *l'Océan, au pied des murs de la fameuse ville de*
» *Lisbonne ; ses flots argentés, coulent,* dit-on, *sur*
» *un sable d'or,* etc., etc. A l'occasion de vos
» brigands et de vos voleurs de grand chemin,
» je fais mon affaire de vous donner une foule
» de notes curieuses, puisées dans l'histoire de
» Cacus, que je sais par cœur. Jules-César et ses
» Commentaires, Plutarque et ses mille Alexan-
» dre, vous fourniront des milliers de notes hé-
» roïques, et du plus grand intérêt, que vous
» pourrez toujours adapter par-tout où vous parlez
» de batailles ou de faits d'armes d'un certain
» éclat. Les héroïnes dévergondées du savant évê-
» que de Mondognèdo, la Médée d'Ovide, la Ca-
» lypso d'Homère, la Circé de Virgile, et tant
» d'autres femmes célèbres par leur libertinage,
» leurs vices, leur méchanceté, leur perfidie ou
» leurs crimes, vous forment un riche fonds
» d'objets de comparaison, et de sujets de notes
» pour celles de vos dames qui tiennent de leurs
» caractères : quant à celles qu'il vous a plu de
» faire douces, tendres et gentilles en tout point,
» le fécond Léon l'Hébreu serait pour vous une

» grande ressource, si vous saviez assez de lan-
» gue toscane pour pouvoir le lire ; mais à son
» défaut, et sans recourir à l'étranger, vous
» trouverez dans le Traité de notre profond et
» pieux Fonsèca, *sur l'Amour de Dieu*, de quoi
» satisfaire les curieux les plus avides de notes
» instructives et amusantes sur les amours de ce
» bas monde..... J'ajoute, mon ami, que si vous
» êtes embarrassé pour faire ce que je vous in-
» dique, j'offre de vous aider, de rédiger moi-
» même vos notes, et de vous choisir un superbe
» assortiment de citations, de manière que vous
» n'auriez plus qu'à les éparpiller dans votre ou-
» vrage. Comptez sur moi, si vous voulez me
» laisser carte blanche ; et que je suis homme à
» vous gonfler votre livre d'un bon demi-volume
» de décorations magnifiques, qui ne vous coû-
» teront pas le moindre travail.

» Il ne nous manque donc plus que cette *Liste*
» *des auteurs consultés*, qui, dites-vous, est telle-
» ment indispensable aujourd'hui, à la fin d'un
» livre nouveau, qu'il n'y a pas moyen de vous en
» passer pour le vôtre. Rien de si facile encore.
» Prenez-moi, tout bonnement, trois ou quatre
» de ces listes dans les livres du jour, et rangez-en
» tous les noms par ordre alphabétique, depuis
» Aristote, comme vous le disiez tout à l'heure,
» jusques et compris Zoïle. Il en résultera une liste

» plus longue encore qu'aucune autre, et vous » n'aurez plus qu'à la faire imprimer à la fin de » votre ouvrage. Il est possible que quelques lec- » teurs madrés se doutent de la tricherie; mais le » plus grand nombre n'y regardera pas d'assez » près pour y voir, ou ne voudra pas même » prendre la peine d'y regarder.

» Au surplus, si je vous conseille ces moyens, » ce n'est pas que je croie tout cet attirail aussi » nécessaire à votre livre que vous le pensez; je » suis même fort d'avis qu'il y serait très-déplacé. » Votre Histoire n'est qu'une critique des histoires » de chevalerie; et, certes, jamais Aristote, ni » saint Basile, ni Cicéron, ne se sont occupés » de chevalerie errante. Si cette matière a pu » vous amener quelques occasions de donner des » leçons utiles, votre morale a dû découler natu- » rellement de votre sujet, tout burlesque qu'il » paraisse; autrement, les autorités les plus im- » posantes n'y suppléeront jamais. Si votre ou- » vrage n'est pas fait dans cet esprit, s'il ne » marche pas ferme et droit au but important » que vous vous êtes proposé, si la suite des faits » mis sous les yeux du lecteur ne ridiculise pas à » jamais, et tout naturellement, la manie des » livres de chevalerie, vous aurez beau vous ap- » puyer des maximes de l'Écriture sainte et des » miracles des saints, beau vous armer des plus

» sublimes vers, des plus puissants tours oratoires » et des pensées les plus profondes des poëtes, » des rhéteurs et des philosophes les plus fameux, » vous n'en réussirez pas mieux. Dans le cas con- » traire, comptez sur le plus grand succès, si » d'ailleurs votre style est clair, simple et gra- » cieux; si, par-tout, il est le style convenable à » la chose; si chaque mot que vous employez est » vraiment le plus propre à bien rendre votre » pensée; si vos tableaux sont variés, prudem- » ment multipliés et peints avec vérité; et, sur- » tout, si votre sujet a été assez heureusement » conçu, et assez ingénieusement développé, pour » que votre ouvrage soit de nature à faire sou- » rire de temps en temps le mélancolique, à » nourrir la gaieté de celui qui aime à rire, à oc- » cuper agréablement le simple et l'ignorant, à » plaire à l'homme d'esprit, et à ne pas déplaire » au sage. »

J'écoutais attentivement mon ami, et à mesure qu'il me parlait, je me sentais de plus en plus frappé de la finesse de ses observations et de la solidité de ses conseils. L'heureuse idée m'en vint de suite, que la meilleure préface que je pusse faire, serait le récit tout simple de notre conversation. Je te le présente donc à ce titre, cher lecteur; j'y gagne, de me tirer enfin d'embarras, et toi, d'avoir *l'Histoire du fameux Don Quichotte*

de la Manche, absolument nette de tous ingrédients étrangers : ils auraient pu ralentir sa marche et faire sautiller ton attention, que je veux au contraire fixer sur mon intéressant héros, qui, comme tu le verras, fut en même temps le plus vaillant chevalier, et l'amoureux le plus continent qu'on eût encore vu dans les célèbres campagnes du canton de Montiel. Je veux plus encore, je compte sur ta reconnaissance et tes remercîments de ce que, par la même occasion, je te fais connaître le fameux Sancho Pansa, son écuyer, qui, je l'espère, te montrera dans sa seule courte personne, plus d'aimables et divertissantes qualités d'écuyer, que tu n'en trouverais dans la bande entière des écuyers de nos livres de chevalerie; sur ce, cher lecteur, je prie Dieu de te maintenir en joyeuse santé, et moi de même.

LE

DON QUICHOTTE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui était Don Quichotte, et comment il avint qu'il embrassa la profession de chevalier errant.

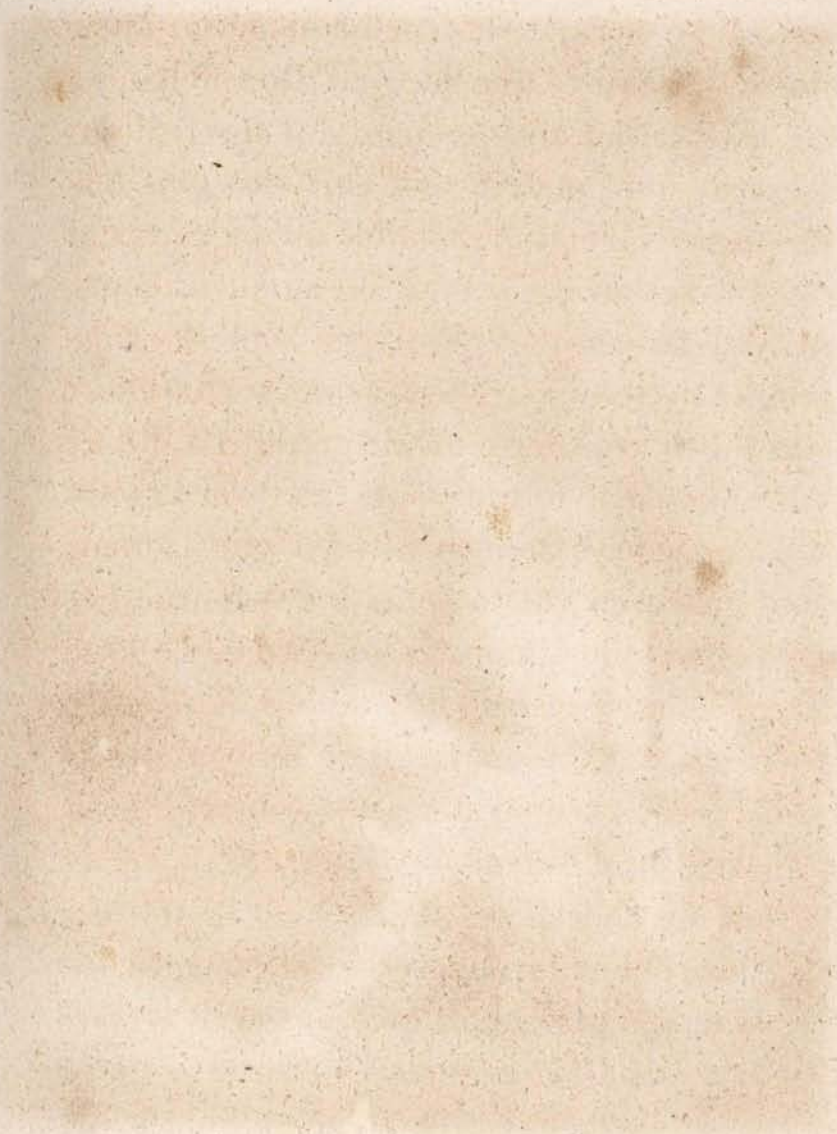
Il y avait, il n'y a pas long-temps, dans un village de la Manche, dont, pour raisons,[1] je veux oublier le nom, un honorable gentilhomme campagnard, point opulent, mais vivant noblement; c'est-à-dire, la lance au râtelier, l'antique rondache au grenier, la rosse à l'écurie, et le chien courant toujours prêt à partir. Un assez bon pot-au-feu cinq fois la semaine, et le soir, communément, une vinaigrette à l'ail, des restes du dîner; le vendredi, des lentilles à l'huile; le samedi, l'omelette à la cervelle d'agneau,

permise par la bulle ; [2] le dimanche, assez régulièrement, un ou deux pigeons après le bouilli, quand le gibier manquait : tel était à-peu-près son ordinaire habituel, et il lui emportait les trois quarts de son revenu ; le reste ne suffisait qu'à peine à ses autres dépenses domestiques, dont la plus considérable était celle de sa garde-robe. Ce n'est pas qu'il fût fastueux, mais il savait à quoi l'obligeait son rang, et qu'un homme de sa sorte devait toujours avoir deux habits, un pour les jours ouvrables, l'autre, d'un drap plus fin, pour les fêtes et dimanches. Sa maison était composée d'une gouvernante de quarante ans passés, d'une nièce de dix-neuf à vingt, et d'un valet vigoureux qui maniait indifféremment l'étrille, la bêche ou la serpette. Quant à notre gentilhomme, il approchait de sa cinquantaine ; il était maigre de figure, long de taille, d'un tempérament robuste, quoique d'une complexion sèche et décharnée ; il dormait peu, et de plus, il avait toujours beaucoup aimé la chasse. Les historiens et les savants de la Manche ne s'accordent pas exactement sur son nom de famille. Les uns l'appellent *Quixada ;* d'autres, *Quésada ;* d'autres enfin, *Quixana*, et cette dernière opinion me paraît la mieux fondée ; mais on sent qu'une légère incertitude sur ce point importe peu, pourvu que sur tout le reste son histoire soit fidèle, impartiale et authentique.

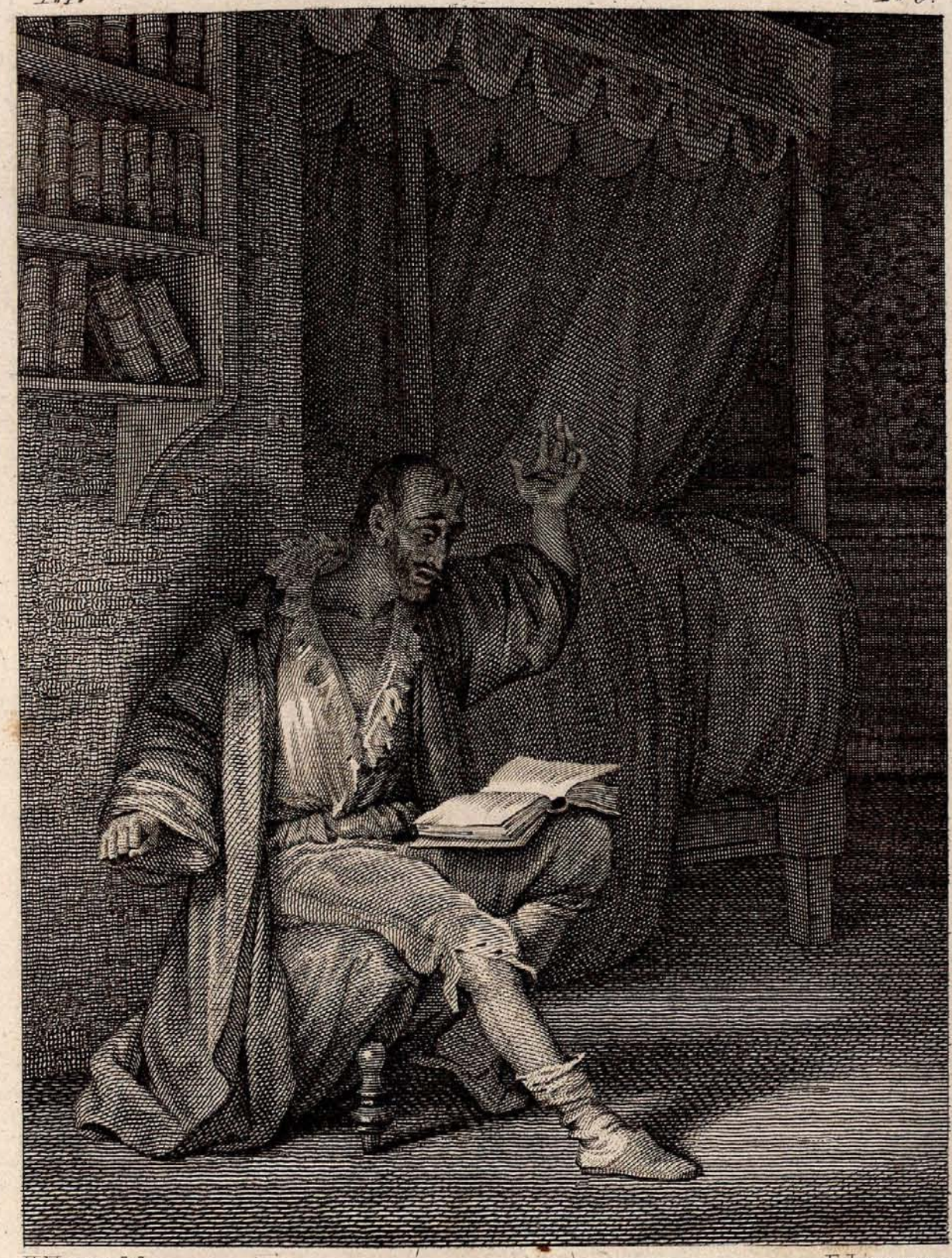
Depuis sa jeunesse, ce gentilhomme, les jours qu'il n'avait rien à faire, c'est-à-dire pendant presque toute l'année, s'occupait à lire des romans de chevalerie. Il y prenait tant de plaisir que peu-à-peu il en était venu jusqu'à oublier la chasse, et même à négliger le soin de ses affaires. Plus il en lisait, plus il en voulait lire ; de sorte que pour pouvoir acheter tous ceux qui piquaient sa curiosité, il avait été forcé de vendre plusieurs quartiers de ses meilleures terres ; mais moyennant ce sacrifice, il en avait enfin réuni chez lui presque tout autant qu'il en existait en langue espagnole.

De tous ces livres, ceux dont il faisait le plus de cas, étaient les ouvrages du célèbre *Felicien de Silva.* Il estimait particulièrement cet auteur, à raison des finesses amphigouriques de son style. Il aimait beaucoup la tournure arrogante de ses défis ; il admirait sur-tout ses poulets galants ; il en savait par cœur plusieurs beaux passages, notamment celui-ci qu'il se plaisait à répéter souvent : *La raison de la déraison que vous faites à ma raison, affaiblit tellement ma raison, que c'est avec raison que je me plains de votre beauté ;* et cet autre : *Les célestes beautés divines qui de votre divinité vous font le disputer aux étoiles, et vous font méritante des mérites que mérite votre grandeur.* Le pauvre gentilhomme s'extasiait de toutes ces phrases, et il s'alambiquait continuellement le cerveau à en pénétrer l'esprit,

sans se douter qu'Aristote lui-même y aurait *perdu son latin.* Il se permettait cependant de critiquer les énormes blessures que recevait Don Belianis, et celles qu'il faisait à ses ennemis ; il observait judicieusement que, malgré tout l'art des plus habiles chirurgiens, il était impossible qu'il n'en restât d'incroyables cicatrices ; mais il goûtait singulièrement cette fameuse aventure par laquelle l'auteur promet de terminer l'histoire de ce chevalier : plusieurs fois il avait été tenté de prendre la plume pour continuer ce livre admirable, et il est à croire qu'il l'aurait achevé tout aussi bien que l'auteur lui-même, s'il n'en eût toujours été détourné par des occupations plus importantes encore. Le curé du village, homme instruit et gradué à l'université de Siguenze, avait un jour avancé qu'il n'y avait pas moyen de décider lequel des deux, de Palmerin d'Angleterre, ou d'Amadis de Gaule, avait été le plus parfait des chevaliers. Maître Nicolas, barbier du lieu, avait donné la pomme au Chevalier du Soleil, ou au moins prétendait qu'il ne devait la partager qu'avec Don Galaor, qui, sans être aussi petit-maître, aussi doucereux, aussi pleureur qu'Amadis son frère, n'avait pas été moins vaillant. Cette diversité d'opinions occupait beaucoup notre gentilhomme, qui, résolu d'approfondir, avant tout, cette grande question, lisait et relisait jour et nuit.



BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUIN ... Comunidad de Madrid



H. Vernet del. F. Lignon sc.

LE DON QUICHOTTE.

A FORCE DE TOUJOURS LIRE.... LE PAUVRE GENTIL-HOMME PERDIT L'ESPRIT.

A force de toujours lire, de toujours méditer et de ne plus dormir, le pauvre gentilhomme perdit l'esprit ; son cerveau sans doute se fondit ou se dessécha. Son imagination alors se remplit pêle-mêle de tout ce qu'il avait lu d'enchantements, de prouesses, de défis, de blessures, de batailles, de tempêtes, de tourments d'amour, et d'autres semblables rêveries chevaleresques. Il croyait à toutes aussi fermement qu'aux histoires les mieux avérées, et il en raisonnait avec autant de précision qu'il aurait pu le faire d'événements qui se seraient passés sous ses yeux. Il disait de la meilleure foi que Cid Ruis Diaz avait été vaillant, mais qu'il n'était pas comparable à ce chevalier de l'Ardente-Épée, qui d'un seul revers avait pourfendu deux énormes géants ; que néanmoins Bernard du Carpio était encore au-dessus, parce qu'à Roncevaux, ainsi qu'un autre Hercule, il avait étouffé entre ses bras l'invincible Roland, à la barbe des enchanteurs qui le protégeaient ; que Morgant, quoique géant, et par conséquent d'une race naturellement fière et discourtoise, ayant toujours été civil et affable, il mériterait l'estime particulière des honnêtes gens, quand même il n'aurait pas d'ailleurs été bon chevalier. Son héros cependant, disait-il, son brave favori, c'était Renaud de Montauban. Il s'enthousiasmait quand il se le représentait sortant de son château pour détrousser quiconque lui

tombait sous la main ; et quand sur-tout il se souvenait de la belle statue d'or de Mahomet, que ce loyal chevalier déroba aux Maures. Enfin il avait une aversion si marquée contre le traître Galalon, qu'il n'en parlait jamais sans se mettre en colère, et sans dire qu'il donnerait tous ses proches pour avoir la satisfaction de le rencontrer et de le traiter aussi ignominieusement qu'il le méritait.

Finalement le seigneur Quixana perdit si complétement la tête et la raison, qu'il en vint à former le projet le plus étrange, le plus extravagant, le plus ridicule qui fût jamais entré dans l'imagination d'un fou. Il se persuada qu'il était destiné à rétablir la noble, l'utile profession de chevalier errant, tombée, pensait-il, en désuétude par un des plus tristes effets de la dépravation du siècle, et qu'on ne savait plus qu'admirer vainement sans songer à l'exercer ; qu'autant pour le bien public que pour sa propre gloire, il devait, à l'exemple de ces anciens chevaliers si fameux encore, courir le monde, armé de pied en cap, sur un beau cheval de bataille, chercher des aventures, défaire, à ses risques et périls, tous les torts et griefs qui viendraient à sa connaissance ; protéger en un mot, à coups de lance ou d'épée, tous les faibles et opprimés qu'il trouverait sur la face de la terre. Le pauvre maniaque ne voyait rien d'impossible à son bras ; il croyait déjà entendre l'univers entier re-

tentir du bruit de son nom, et que le moins qu'il pût lui revenir de ses prouesses, serait la couronne impériale de Trébisonde.

Plein de ces grandes idées, notre gentilhomme résolut de mettre promptement la main à l'œuvre. Son premier soin fut de rassembler, nettoyer et rajuster une vieille armure de famille, que depuis plus d'un siècle la rouille et la poussière rongeaient paisiblement dans un coin de son grenier. Elle se retrouva complète, à l'exception de la partie supérieure de la salade ou armure de tête, qu'en vain il chercha par-tout; mais cet inconvénient ne ralentit point son zèle; il y suppléa moyennant une feuille de fort carton dont il fit une espèce d'armet, et il l'assembla si bien avec les autres pièces, qu'il aurait juré que la salade entière sortait des mains du forgeron. Jugeant cependant convenable, avant de lui confier sa tête, d'essayer si en effet cet armet serait à l'épreuve des taillades, il le plaça sur une table et il l'éprouva d'un grand coup de tranchant, dont la pièce postiche fut en même temps coupée et enfoncée. Il ne vit pas, sans humeur et sans un peu d'émotion, son ouvrage de huit jours ainsi détruit d'un seul coup; mais, au lieu de s'en rebuter, il refit diligemment un autre armet de carton plus épais, qu'il renforça de plusieurs bandes de fer si fortes à son gré, que, ne doutant plus de sa solidité, il ne voulut pas même le soumettre à la

même épreuve que le premier, et qu'il le tint pour être de la plus fine trempe possible.

Cette importante opération se trouvant terminée à son gré, le futur chevalier errant s'occupa de la monture qu'il se destinait : c'était une rosse domiciliée depuis longues années dans son écurie, et plus rosse que ne la fut jamais cette rosse de Gonella si connue, qui n'avait, dit l'histoire, que la peau et les os ; mais, à ses yeux, elle valait plus à elle seule que le Bucéphale d'Alexandre et le fameux Babieça du Cid ensemble. Le grand point n'était que de lui donner un nom convenable, — car enfin, se disait-il, il est de toute nécessité que le cheval d'un chevalier tel que moi porte un nom fier et brillant. Il faut que ce nom soit tel, qu'il exprime ce que fut le cheval avant d'être illustré par mes exploits, et ce qu'il sera quand, sous moi, il partagera ma gloire et mes triomphes.

Après avoir, pendant quatre jours, bâti, défait, rallongé, raccourci, retourné, pesé et médité un grand nombre de noms de son invention, enfin il se détermina pour celui de *Rossinante*, qui lui parut réunir parfaitement toutes les qualités désirées.

Notre gentilhomme ne choisit pas moins heureusement le nom qu'il devait prendre pour lui-même ; mais, au lieu de quatre jours que lui avait coûté la composition de celui de Rossinante, ce ne fut qu'a-